

Roman de Fantasy

Christelle Dumarchat

# FONDATION

*Les enchanteresses, Tome 3*



*Atramentada*

© 2017 Christelle Dumarchat  
Tous droits réservés

Image de couverture : Elisa Dexet

Publié en septembre 2017, par :

*Atramenta*

Tampere, FINLANDE

[www.atramenta.net](http://www.atramenta.net)

Christelle Dumarchat

# FONDATION

## LES ENCHANTERESSES, TOME 3

*Roman de fantasy*

*Atramenta*

## Prologue

J'ai mis du temps avant de me décider à rédiger cela.

Je m'appelle Ysaure Adélaïde Monflor, enchantresse De Natura Rerum.

Si je prends ma plume aujourd'hui, c'est parce qu'il est nécessaire que ma fille et mon fils possèdent cette trace écrite. Au sein de celle-ci, je vais regrouper toutes mes connaissances sur l'Autre monde, pour que les événements que j'y ai connus ne se reproduisent pas. Mes enfants et leurs enfants doivent pouvoir y vivre sans redouter les dangers et les peurs causés par nos facultés parmi les Mortels. Mon savoir et mes découvertes s'y ajouteront de même.

J'émetts deux souhaits :

Tout d'abord que ce recueil permette à ma descendance de comprendre que la vie est faite de surprise, de hasard, mais qu'avant tout la magie doit être employée pour faire le bien.

Et ensuite que le Liber Majorum soit toujours utilisé à bon escient.

Mes enfants, transmettez-le, complétez-le, et par-dessus tout veillez sur lui, protégez-le afin qu'il ne tombe pas en de sinistres mains.

# **Partie I : Ici**

## Chapitre I : calme

C'était étrange.

Je la ressentais de nouveau.

Cette chaleur.

Ce phénomène arrivait de plus en plus souvent. Depuis quelque temps, cela se produisait surtout lorsque j'étais fatiguée, dans des moments où j'éprouvais une émotion forte, ou encore quand une personne mal attentionnée s'approchait de moi, comme un réflexe de défense. Parfois, il y avait aussi ces fourmillements dans mes mains. Cependant, j'avais aussi appris à faire avec et à dissimuler mes réactions, maintenant que j'en connaissais les premiers signes. Néanmoins, j'aimerais tellement avoir des explications sur ce qu'il se passait en moi. Certes, ma grand-mère m'en avait prévenue, mais de manière assez sibylline, sous forme allusive.

Elle m'avait également avertie de n'en parler à quiconque. En effet, c'était trop dangereux à cause de ces hommes vêtus de noirs qui guettaient inlassablement ce genre de manifestation. Les Éclaireurs se montraient sans pitié. Je me rappelais encore cette femme du village voisin qui avait osé le faire. Elle habitait au coin de la rue, à côté du boulanger. Et un jour, nous ne l'avions plus vue. De plus en plus souvent des gens disparaissaient sans aucune raison, simplement à cause d'un mot ou d'une réflexion. Parfois, à voix basse, les plus âgés évoquaient un temps où la magie occupait une place prépondérante dans leur existence. Ma grand-mère avait fait de même. Cependant, actuellement, je me rendais compte que j'aurais dû demander plus d'explications à l'époque.

Je secouai la tête, cessant là mes pensées et je pris les deux seaux,

que j'avais remplis presque à ras bord, par leur anse de corde, ensuite je rentrai à l'auberge en suivant la sente un peu caillouteuse qui avait été tracée au fil des passages successifs.

Oui, il valait mieux pour moi que je ne dise rien. J'avais déjà eu tant de mal à trouver cette nouvelle place.

La mère Paulin était peut-être dure, toutefois avec elle je ne risquais pas d'avoir des mains baladeuses sous ma jupe ou sur mon dos, comme avant. Il y avait peu de temps, elle avait remis en place, puis viré avec force, un homme qui s'était permis ce type de liberté avec Élise, tandis qu'elle balayait une des chambres. L'aubergiste considérait que son établissement se devait de conserver une réputation d'honnêteté, et perdre un client qui se comportait de cette manière ne l'affectait pas. Les habitués, les voyageurs et les marchands de passage savaient par le bouche-à-oreille que son auberge était un lieu paisible, confortable et propre.

Je respirai.

Je devais garder le silence pour ne pas me faire remarquer et essayer de trouver par moi-même quelle était la cause de cette chaleur qui se propageait à l'intérieur de moi. Soit, elle n'était pas désagréable, toutefois son caractère imprévisible était agaçant. C'était comme une fièvre légère, mais essentiellement dans mon corps et pas dans ma tête.

Heureusement, cette dernière se dissolvait graduellement. Je pourrai faire mon travail sans y penser. Enfin, jusqu'à la prochaine fois...

Difficilement, je me dirigeai vers la cuisine, pestant contre ce puits qui, bien qu'à côté de l'écurie, me semblait de jour en jour trop loin ! Les seaux paraissaient progressivement plus lourds. J'étais obligée de les remplir à fond, car il fallait toujours une importante quantité d'eau. Le bois des seaux ne séchait jamais puisqu'ils servaient souvent, et même vides ils étaient pesants. De plus, la corde me sciait les mains. Douloureusement. Et cette fois-ci j'avais oublié de les entourer avec du tissu pour les protéger. Néanmoins, je commençais à en avoir l'habitude. De surcroît, j'avais effectué des travaux beaucoup plus durs avant. C'était seulement qu'après le réveil et avec le froid matinal, c'était peu agréable. La mère Paulin

tenait à ce que nous exécutions d'abord nos tâches avant de prendre notre premier repas. Les clients passaient avant et beaucoup partaient tôt. En étant attentive, j'arrivai à tout apporter à la cuisine, sans trop en renverser, même si je savais que j'aurais deux nouveaux trajets de ce type à faire dans la journée. J'en avais déjà effectué un, profitant du lever de soleil lumineux. Aujourd'hui, ses chauds rayons m'avaient rendue plus gaie à cause de la belle journée prometteuse qui se profilait. Étant donné qu'il faisait beau, cela avait permis à la terre de sécher. Hier, je m'étais assez vite rendu compte qu'autour du puits, c'était plutôt glissant, cependant j'avais réussi à conserver mon équilibre, malgré quelques dérapages.

La porte de la cuisine se trouvait ouverte, comme je l'avais laissée en partant pour plus de commodité. Je posai mes seaux, puis je tapai mes pieds sur le perron constitué d'une pierre très large, pour faire tomber la terre de mes sabots. Ensuite, je les quittai pour enfiler mes chaussures de cuir plus souples, plus commodes et surtout moins boueuses, que j'employais pour travailler à l'intérieur.

Je restai un moment sur le seuil, savourant les rayons solaires sur mon visage après toutes ces journées pluvieuses. Pourtant, des traces de la gelée nocturne étaient encore présentes sur les touffes d'herbes dans la cour, et le froid pénétrant était toujours assez vif. Les temps étaient durs et le froid pénétrant de l'hiver précédent avait duré fort longtemps. Le printemps, si désiré, semblait éprouver des difficultés à s'installer. Cette douceur matinale nous procurait plus d'espoir pour les jours suivants.

Dans la cuisine, il faisait bon. Contrairement à d'autres endroits, ici ce n'était pas enfumé. La mère Paulin tenait toujours à laisser l'issue entrouverte, ainsi que deux fenêtres, durant la préparation du repas pour que l'air circule. Elle n'aimait pas les odeurs de grailons et la fumée lui piquait les yeux. Dès lors, nous en tirions tous un certain confort.

La pièce se trouvait toujours pimpante : l'aubergiste ne voulait voir que les carreaux de terre cuite octogonaux et ne souhaitait pas que l'on dépose sur le sol de la paille ou une autre litière qui pour elle attirait la vermine. Le sol était lavé au moins tous les deux jours à grandes eaux et nous devions le balayer consciencieusement tous



les matins, comme la salle d'ailleurs. Au plafond, les herbes, qui y séchaient, dégageaient un parfum doux et odoriférant, très agréable. Le thym, le romarin et le laurier avaient été ramassés à la fin de l'automne et leurs effluves étaient encore très distincts. Dans le vaste *cantou*, diverses charcuteries pendaient aux crochets de la hotte.

L'aubergiste menait cet établissement d'une main de fer et elle désirait que les femmes qui y travaillaient puissent avoir la possibilité un jour aussi d'en diriger un. Veuve très tôt avec trois enfants, cette auberge avait été le seul moyen pour elle de subsister et, malgré la mort de son époux, elle avait continué à la tenir, bien que pour une femme ce fut difficile.

Comme elle trouvait que j'étais douée pour la cuisine, assez imaginative, elle me donna l'occasion de participer à l'élaboration des repas. Parce qu'elle faisait souvent des mélanges aventureux et fort peu ragoûtants, mes rattrapages lui étaient assez utiles. Il était vrai que l'imagination était nécessaire pour rassasier les clients en cette période où tout manquait. En outre, j'étais très habile pour dénicher racines, épinards sauvages, *baraganes*, doucettes, champignons, orties et autres pissenlits ou oseilles sauvages, ainsi que moult autres plantes dont les noms et l'utilisation me venaient d'instinct. Mais je savais qu'il était nécessaire que je refrène cette propension sans doute dangereuse, car connaître des notions d'herboristerie était mal considéré. Elle était trop assimilable à un savoir magique en ces temps troubles. Avec les blettes, les navets, les choux et les topinambours qui abondaient encore dans le jardin, ainsi que les œufs de nos poules, qui heureusement ne manquaient pas, nous étions susceptibles de toujours offrir une soupe chaude, une part d'omelette et un peu de charcuterie aux voyageurs, tâchant de respecter au mieux l'annonce affichée à l'entrée de l'auberge : « Qui dort dîne », et le nom du bâtiment : **À la bonne ripaille** écrit sur l'enseigne sur laquelle un cochon bien dodu était dessiné.

Je vidai un des seaux dans la marmite de fonte qui pendait à la crémaillère au centre de la vaste cheminée de pierre. Je l'avais nettoyée avant de partir pour mon premier ravitaillement et y avais transféré le contenu de l'un des récipients. L'autre avait été affecté à remplir les brocs d'eau destinés à la salle. Comme nous conservions

la braise, le feu avait pu être aisément ravivé, et sa flamme généreuse avait tiédi le récipient plongé dans la braise. Il contenait l'eau employée pour l'élaboration des boissons chaudes. M'avisant de l'absence de cet ustensile, je compris qu'une grande part des infusions était servie. Le liquide de la vaste marmite ne mettrait pas longtemps à chauffer, de la vapeur s'en échappait graduellement.

De la cuisine, je pouvais ouïr les bruits émanant de la salle où le repas du matin était probablement presque achevé pour la plupart des voyageurs. Ceux-ci s'empressaient de partir de bonne heure pour profiter de cette journée non pluvieuse. On y avait apporté le mélange de céréales grossièrement écrasées dans du lait chaud, avec du pain sec : un gruau peu appétissant, mais qui tenait au corps, et que la tisane de tilleul, le vin chaud ou une bolée de cidre permettaient de faire passer.

J'entendais la mère Paulin parler aux clients avec cette intonation rude et forte qui la caractérisait : elle veillait à ce que tout aille bien. Première levée, elle se chargeait d'allumer le feu pendant que nous balayons la salle et que nous mettions sur la table les pichets et les gobelets de fer que nous venions de laver. Les tables restaient toujours dressées et nous n'avions donc pas à nous occuper de cela. Elle ne souhaitait pas que nous nous couchions trop tard, préférant un lever plus que matinal et de la diligence que de la fatigue qui saboterait le travail.

Je lavai les légumes et les plantes que j'avais ramassés hier après-midi dans un panier en osier dont il s'agissait de l'unique usage. Encore une de ses maniaqueries ! J'y rinçai des pousses d'orties auxquelles j'ajoutai un chou. Je coupai le tout et, une fois ce travail achevé, je n'avais plus qu'à attendre que la bonne température soit atteinte avant de les mettre à cuire pour la soupe du soir. Celle-ci, une fois prête, resterait dans un grand pot de fer proche de la flamme pour garantir sa chaleur, posée sur une pierre plate consacrée à cet usage.

Je me plaçai au bout de la longue table en bois pour déguster une tasse de lait tiède sucré au miel de nos ruches, accompagnée d'une tranche de pain du jour précédent. Celui de ce matin achevait de cuire dans le four aménagé dans un trou à l'intérieur de la cheminée

et je savais que, dès que cette fournée serait achevée, je devrais en mettre une autre en route et préparer le pâton pour le lendemain afin qu'il repose bien. Je complétais ce repas avec une vieille pomme ridée, cependant encore très goûteuse. La mère Paulin n'était pas radine concernant notre nourriture, compensant par des avantages en nature le fait qu'il lui était parfois difficile de nous payer : pour elle, un ventre plein permettait de bien travailler. Toutefois, nous ne devions pas exagérer. Et comme nous logions dans les combles, ou au-dessus de l'écurie, nous avions pour la majorité très peu de dépenses.

Cela me changeait de mon ancien employeur. Maître Antoine, qui économisait sur tout, aurait désiré que je fasse des extras auxquels je ne me sentais pas prête du tout ! Ma blondeur et mes yeux bleus, ainsi que mes formes avec juste assez de rondeurs, plaisaient aux hommes. Il espérait que je pourrais lui rapporter de l'argent d'une autre manière que par le service en salle. C'était d'ailleurs pourquoi j'étais partie : je préférais un travail honnête. Mais se retrouver orpheline ne rendait pas la situation évidente. Ma grand-mère m'avait élevée après la mort de mes parents et elle m'avait fait promettre de ne jamais m'abaisser à cela, me répétant que j'étais particulière et que je ne devais pas gâcher ce qu'elle qualifiait de don. C'était pour cette raison que j'étais assez méfiante à l'égard des hommes et que j'évitais de les côtoyer. Surtout depuis... Enfin, leurs mains et la manière dont ils me regardaient me remplissaient d'appréhension à leur rencontre.

Je passai vite un coup de torchon sur la table afin d'enlever les miettes de pain que je plaçai avec les épluchures de légumes pour donner aux poules. Ensuite, je pris un plat rectangulaire pour y déposer quelques pommes et poires ridées sur lesquelles je déposai un peu de miel pour le dessert du dîner. La journée, nous avions moins de travail, car rares étaient les voyageurs qui faisaient halte, à la différence du soir ! La consigne était de prendre le plus d'avance possible dans nos corvées afin d'être en mesure de nous consacrer au service et à l'accueil une fois la fin de l'après-midi venue.

La journée s'écoula tranquillement.

Dans mes tâches, je devais aussi m'occuper des animaux : il y

avait deux cochons – à l’engraissement –, des poules, des canards, des lapins et deux vaches qui nous apportaient de quoi nourrir les clients. L’aubergiste faisait en sorte de produire une grande partie des victuailles. Cela permettait aussi d’avoir de la nourriture diversifiée si ce n’était en abondance, du moins en quantité raisonnable. Elle voulait que nous ne manquions de rien et que son commerce prospère, même si partager ne lui posait aucun problème. En revanche, elle échangeait parfois un peu de nourriture contre de menus travaux, ne souhaitant pas que la personne lui soit redevable en quoi que ce soit. Jean, son fils, qui devait reprendre en main l’auberge, possédait les mêmes qualités de cœur et de travail.

Le soir arriva sans que je reste inactive. Par chance, comme la chaleur ne refit pas surface, je pus me consacrer à mes occupations.

Les clients commencèrent à prendre place dans la salle. Dans la petite, réservée à cet effet, les affaires s’amorçaient et Louise, la fille de la mère Paulin, s’occupait de leur accueil. À cause de la confidentialité des tractations commerciales, nous ne pouvions pas y effectuer le service.

À l’intérieur, c’était le brouhaha habituel.

Des cris, des rires, des appels, les sabots des chevaux et les pas des hommes qui résonnaient sur les pierres de la cour.

Cela n’arrêtait pas !

Hector, le responsable de l’écurie, ne savait pas où donner de la tête. Dans ces instants, il valait mieux ne rien lui demander, et je savais aussi qu’après une soirée comme celle-ci, il serait grognon le lendemain. Pourtant, cet homme d’une quarantaine d’années était d’abord aimable et son pied bot ne l’empêchait pas de travailler. De plus, il possédait un réel don avec les animaux. Il était arrivé un jour – d’après ce que l’on m’avait raconté – et il n’était plus reparti. Je pensais qu’il avait dû beaucoup souffrir, car dans son regard se reflétait souvent une profonde tristesse. Néanmoins, son intonation douce était un vrai baume : même s’il ne parlait pas beaucoup, il savait toujours trouver le mot juste.

Mais très vite, à la demande de l’aubergiste, je revins à l’intérieur où c’était une ronde incessante. Je reconnus très vite des habitués qui se saluaient à haute voix.

Beaucoup de personnes dans la salle étaient bruyantes, s'interpellaient.

Toutes du reste... sauf un homme.

Il paraissait avoir la trentaine, toutefois lorsque je croisai son intense regard noir, il me sembla beaucoup plus âgé, tellement il y avait de gravité dans ses yeux d'ébène. Il était brun, et comme je l'avais vu entrer, je savais qu'il était aussi assez grand. Sa tenue était propre, bien qu'il voyageât à pied – il n'avait laissé aucune monture à l'écurie. Cet homme ne faisait pas attention à ce qu'il se passait autour de lui et, au cours de la soirée, il ne fit que consommer sa timbale de vin et son assiette de soupe trempée. Il restait silencieux, pourtant parfois il me semblait sentir son regard sur moi, et la chaleur se diffusait par intermittence à l'intérieur de mon corps.

Cependant, là, c'était différent des autres fois : j'avais la sensation que des frissons se propageaient le long de ma colonne vertébrale. Que se passait-il ?

J'effectuai mon travail en faisant au mieux pour que cela ne se remarque pas. Pourtant, instinctivement, mes yeux revenaient fréquemment vers cet homme énigmatique qui demeurait silencieux.

## Chapitre II : Fuite

Mon service s'éternisait. Machinalement, je tentai d'oublier ces prunelles ébène posées sur moi qui se faisaient de plus en plus inquisitrices. Je distribuai les pots de cervoise, les écuelles de soupe, les tranchoirs. Et à la cuisine, il fallait laver les couverts sans interruption.

La routine habituelle.

Soudainement, une exclamation rageuse fusa :

— C'est elle ! La blonde ! Elle correspond à la description que nous avons eue. C'en est une !

Je levai la tête.

Je vis trois hommes vêtus de cette cape noire bordée d'argent que nous connaissions tous comme étant celle des Éclaireurs, ces hommes sans pitié chargés d'éradiquer la magie. Uniquement les enchanteurs qui avaient prêté allégeance à leur Ordre la conservaient. L'un d'entre eux me désignait d'un doigt chargé de menaces et pourvu d'un rubis étincelant à la lumière des bougies et du feu qui éclairaient la salle. Son bras levé faisait une ombre sur le mur qui intensifiait le caractère sinistre de ce geste.

Sous la surprise, je fis tomber le plateau de bois et les timbales de fer vides. Ce bruit métallique sembla prendre un relief sonore encore plus dense face à l'abrupt silence qui s'était instauré peu après l'exclamation. La panique, qui commençait à m'étreindre, fit éclater la chaleur en moi. Je la ressentis comme un coup de fouet qui me sortit de mon immobilité. Je ne savais que faire. Tous les clients me regardaient, interloqués. Certains même s'étaient levés et bouchaient le passage, gênant les Éclaireurs pour me rejoindre.

La mère Paulin vint vers moi et me souffla en se penchant rapidement vers moi :

— Pars.

Elle me donna une légère caresse sur la joue, très surprenante chez cette femme, glissa quelques piécettes qu'elle venait juste d'avoir dans la poche de ma longue jupe, avec un morceau de fromage et de pain qu'elle prit sur la table voisine, alors que les Éclaireurs se trouvaient bloqués par la grande table centrale.

Le coup d'œil qu'elle me jeta était chargé d'affliction, mais aussi d'anxiété.

Et je fis ce qu'elle me demanda. Je ne voulais lui nuire en rien. Je ne souhaitais pas qu'il se produise quoi que ce soit de mauvais ici. Je reculai hâtivement.

Je ne comprenais pas leur accusation.

Je ne pouvais pas être une de ces enchanteresses honnies !

Et pourtant...

Je passai dans la cuisine, laissant tout en plan, et là, je vis le mystérieux jeune homme surgir devant moi, entré par la porte extérieure, qui me dit :

— Venez avec moi.

Je fis un pas en arrière, atterrée :

— Pardon ?

— Nous n'avons pas le temps de prendre vos affaires, ni que je vous donne de plus amples explications. Vite, ils arrivent !

Il prit ma main avec force et nous nous dirigeâmes vers la sortie. Nous avions presque atteint l'écurie, quand je pus entendre des pas derrière nous. Sur ces entrefaites, il bifurqua à gauche pour se diriger vers le bosquet qui se trouvait à côté de l'auberge. Et puis il y eut soudain cette petite voix douce qui m'intima dans ma tête de lui faire confiance. C'était si étrange ! Mais je lui obéis.

Je me laissais entraîner. J'étais tellement perdue ! Cet homme n'était pas d'ici – du moins je ne l'avais jamais rencontré avant – et pourtant il connaissait les lieux parfaitement, car malgré la nuit tombée, il n'avait aucune hésitation pour se mouvoir.

Nous restâmes cachés dans le bosquet, d'où nous pouvions observer ce qui se passait. Mon cœur battait à tout rompre, j'avais

l'impression d'avoir de la fièvre tant la chaleur était intense en moi : elle n'avait jamais été si forte !

Cependant, il n'y avait pas que ce fait qui me paraissait déconcertant : l'auberge était cernée par un brouillard noir et dense, soudainement apparu, et qui n'avait rien à voir avec l'obscurité naissante.

— Que se passe-t-il ? demandai-je dans un murmure, plus pour moi que pour mon inattendu compagnon.

— Ils cherchent des traces résiduelles d'un quelconque sortilège, me répondit-il en chuchotant.

— Quoi ?

Je me retournai vers cet homme.

— Vous êtes une enchanteresse : ils cherchent donc des preuves de votre magie.

Il m'asséna cela avec une impassibilité édifiante.

J'encaissai, ébahie, préférant conserver toutes mes interrogations pour la suite. J'étais incapable de réagir pendant qu'il saisissait mon bras et m'amenait déjà loin dans le petit bois un peu éloigné. Je me laissais faire, dépassée par tous ces événements.

Les hommes nous suivaient.

Mon étrange sauveteur – je ne pouvais pas le qualifier autrement – me guidait d'un geste sûr. La nuit ne présentait aucune gêne dans sa progression. Il était manifestement capable de distinguer la moindre branche cassée, le trou le plus mineur, toutes les embûches naturelles qui se trouvaient sur notre route.

Il m'était possible d'entendre le bruit de pas de nos poursuivants beaucoup plus lourds. Leurs bottes à épaisses semelles résonnaient. Mon compagnon était pourvu de bottes plus légères et mes chaussures d'intérieur étaient aussi silencieuses que fragiles.

Mon souffle était haletant : je n'avais pas l'habitude de tenir un rythme aussi soutenu. Mes pieds dérapaient et les obstacles commençaient à les meurtrir à cause de la semelle de corde trop fine. Ma jupe se prenait dans les ronces, dans les fougères, dans les hautes herbes. Je manquais de trébucher nombre de fois, mais mon compagnon ne me lâchait pas. Il évitait avec une formidable habileté les arbres. J'avais réellement l'impression qu'il voyait dans le noir !



Nous continuâmes d'avancer.

Derrière nous les pas s'espaçaient de plus en plus et les vociférations s'accroissaient à mesure qu'elles résonnaient avec moins de force.

Lorsque les pas se firent moins perceptibles, nous diminuâmes un peu le rythme de notre course, sans pour autant l'interrompre.

— Ça va ? s'enquit l'homme doucement.

— Oui, toutefois j'ai de plus en plus de mal à soutenir cette allure, rétorquai-je dans un chuchotement.

— Je le sens, Ysaure. Je vais essayer de trouver un endroit où nous pourrions trouver refuge pour la nuit. En attendant, gardez votre souffle.

Je n'osai plus rien dire, même si j'étais surprise qu'il connaisse mon nom. Mais cette remarque furtive fut laissée de côté. Je me concentrai sur notre course, rassurée aussi par le fait que nous n'entendions plus le bruit des bottes de nos poursuivants. Cependant, je me doutais qu'ils n'avaient pas abandonné leur traque. Ils devaient toujours être à notre poursuite. Que me voulaient-ils ? Pourquoi me cherchaient-ils ? Étaient-ils au courant de ce qu'il s'était passé ? Non, ce n'était pas possible ! Et puis, l'homme avait probablement veillé à ne pas s'en vanter auprès de quiconque. Et maître Antoine avait dû choisir de garder le silence pour pouvoir conserver sa clientèle.

Nous progressions dans la forêt qui devenait de plus en plus touffue. Malgré les branches et les obstacles divers, mon compagnon n'avait toujours pas d'hésitation dans ses mouvements. Il avançait avec assurance.

Finalement, nous nous arrê tâmes à un emplacement dégagé où une sorte de cabane de chasse se trouvait, noyée dans la végétation, avec seulement un toit de branchages et de feuilles, du moins d'après ce que je pus en distinguer à la faveur de la lune qui éclaira un court instant la scène.

Nous nous installâmes sous cet abri de fortune.

Mon sauveur déposa à mon intention son manteau sur le sol : le froid était présent et, maintenant que nous ne courions plus, je le sentais avec force. Je grelottais autant de peur qu'à cause de la froidure ambiante. Ne supportant pas le froid, j'étais très attentive

aux changements de temps, et ce depuis l'enfance.

Mon compagnon me prit contre lui dans un geste dépourvu de toute mauvaise intention. Au contraire, l'étreinte de cet inconnu était très réconfortante. Inexplicablement.

— Je suis désolé, je ne peux pas allumer de feu, car nous serions repérés sur-le-champ ! déclara-t-il, rompant momentanément le silence, dans un murmure.

— Je comprends.

— Essayez de dormir, je veille. Soyez sans inquiétude.

Je ne sus pas pourquoi, mais sa voix me rassura, m'apaisa. Sa chaleur m'enveloppait, même si je ne comprenais pas pourquoi il ne ressentait pas le froid comme moi. Il était vrai aussi que ma chemise était peu épaisse. Je n'avais pas pu prendre avec moi de cape. Je resserrai mes bras autour de mon buste et tentai d'oublier la froidure hivernale.

### Chapitre III : Une cachette

Tandis que l'aurore n'avait pas encore chassé l'obscurité, je sentis que l'on me secouait l'épaule, puis une main recouvrit ma bouche et, dans un chuchotis, j'entendis :

— Réveillez-vous ! Ils sont proches de nous. Venez.

Bien que mon esprit fût embrumé, je me levai aussitôt, constatant avec déplaisir que mes muscles me faisaient mal. La course d'hier n'avait pas arrangé la situation. Les pierres qui affleuraient sur le sol étaient rentrées dans ma chair. Mais je ne pipai mot. Il fallait partir.

Mon sauveur agita rapidement son manteau avant de le passer, puis il me saisit la main pour m'aider à me soutenir, car mon corps n'avait visiblement pas envie de suivre le mouvement général. Malgré le froid et l'énervement, j'avais quand même pu glaner quelques instants de sommeil. Toutefois, c'était loin d'être réparateur.

À ce moment, des cris d'appel se firent entendre derrière nous.

Ils étaient vraiment à proximité !

Mon compagnon évitait toujours les chemins faciles et dégagés. Malheureusement, comme il préférait les endroits cachés, les ronces et les épineux mettaient à mal ma jupe en arrachant des lambeaux qui facilitaient probablement les Éclaireurs dans leur recherche. Les branches me cinglaient le corps, bien qu'il fasse tout son possible pour me les éviter. S'il n'y avait pas eu la poigne solide de cet inconnu, qui ne me lâchait pas, j'aurais abandonné depuis longtemps et je serais tombée nombre de fois ! Mais il ne renonçait pas.

Tout à coup, je l'entendis murmurer cette phrase étrange :

— Si seulement nous pouvions utiliser le transport.

Je tournai ma tête vers lui, délaissant du regard le chemin

caillouteux qui me meurtrissait les pieds.

— Le quoi ?

Il secoua la tête :

— Rien...

Qu'avait-il voulu dire ?

Il dévia soudainement vers la gauche.

— J'aurais dû y penser plus tôt ! s'exclama-t-il.

— À quoi ?

— Venez. Nous allons les semer ici.

Il se dirigea vers un tas de rochers. Puis, sans aucune hésitation, il dégagea un pan de lierre qui révéla une anfractuosité dans laquelle il se glissa, ne me lâchant toujours pas.

— Mais... tentai-je de dire.

— Venez, ayez confiance.

Je le suivis, regardant avec regret s'amoinrir la luminosité fournie par le jour qui se levait et qui pénétrait tout juste par l'ouverture. Le boyau était assez grand pour que nous puissions y tenir tous les deux, toutefois sur la terre glissante j'avais du mal à avancer et la noirceur progressive ne me rassurait pas.

— Où sommes-nous ? murmurai-je.

— Aux Roches du Maléfice.

— Comment !

J'avais déjà entendu parler de ce lieu. Cela ne me plaisait pas du tout ! Il possédait une très mauvaise réputation dans le comté. Personne n'osait s'en approcher, car la rumeur courrait que l'on avait vu des gens y entrer, mais jamais en ressortir.

Il dut s'apercevoir de mes réticences, car il chuchota :

— Il n'y a aucun danger. N'ayez aucune crainte : c'est uniquement un nom, et les rumeurs ont fait le reste. Les Éclaireurs n'aiment pas être confrontés de trop près aux sites magiques, ou qui ont une telle renommée. Ce qui est le cas de cet endroit. Il y a donc des chances qu'ils ne nous suivent pas céans. Néanmoins chut, continuons.

— Je n'y vois rien, soufflai-je.

— Ne vous laissez pas troubler par cela, je connais très bien ce lieu.

Et le silence s'imposa.

Quand nous parvînmes dans une sorte de petite salle très basse avec un chemin assez large tracé au milieu des stalagmites, je pensai que nous nous y arrêterions, pourtant mon compagnon en décida autrement. Il se dirigea vers une autre sortie et j'entendis un craquement soudain. Je pus à ce moment-là voir avec surprise une torche dans sa main dont la flamme se consumait doucement.

— Que... ?

— Je l'ai enflammée. Il y a en constamment céans. Et je pense que nous pouvons dorénavant allumer une lumière sans souci. De là où nous sommes, ils ne verront rien.

Des questions se bousculaient dans ma tête, car je ne voyais rien qui puisse servir à mettre le feu. Alors comment avait-il fait ? Et puis comment connaissait-il cet endroit ? Pourtant, cette lueur me rassurait et notre cheminement reprit dans cette nouvelle galerie.

Il faisait sombre. De plus, les ombres que produisait la flamme n'étaient pas rassurantes. La grotte suintait d'humidité et nous devons faire attention aux stalactites. Le bruit des gouttes me perturbait, car il résonnait dans le silence lorsqu'elles tombaient à terre. Mais je savais que nous devons avancer, bien que le sol, ici dégagé, soit savonneux. Il était nécessaire d'établir une certaine distance avec les Éclaireurs.

Mes vêtements étaient humides. J'étais frigorifiée, néanmoins je ne lâchai pas la main de mon sauveur.

Cette main si inattendue.

D'ores et déjà, comme nous progressions avec moins de rapidité, je m'interrogeai. Qui était cet homme ? Je ne savais même pas son nom et, en outre, face à sa présence, aucunes de mes réactions de défense ne s'étaient déclenchées. En effet, la chaleur n'était plus sensible depuis que nous avons trouvé ce refuge. Et j'étais certaine d'une chose : il dégageait de la magie. Il y avait cette aura douce et bleu foncé autour de lui. Je me rappelais qu'il ne fallait pas que je parle de cela à quiconque. Ma grand-mère, lorsqu'elle s'était rendu compte que je possédais cette capacité, me l'avait souvent répété. Et je savais que seuls les enchanteurs étaient en mesure de voir celles de leurs condisciples, comme elle me l'avait également appris. Bien sûr,

tout être humain possédait une aura, je pouvais les voir de même. Pourtant, malgré le fait que je fusse capable de distinguer la sienne, cela ne signifiait pas que j'étais une enchantresse !

Toute à ma réflexion, je manquais de chuter et je revins à notre environnement, plus attentive à son aspect.

Cette grotte semblait démesurée. Le long passage paraissait n'avoir aucune fin.

Je grelottai de plus en plus, car, à cause de notre départ précipité, je n'avais pas pris de vêtement chaud et ma chemise était assez fine sous mon bリア. Sans compter que les gouttelettes que je recevais sur la tête et dans le dos étaient gelées.

Toutefois, il fallait avancer. Heureusement, derrière nous je n'entendais aucun bruit : à cause de la renommée de ce coin, les Éclaireurs avaient probablement renoncé à cette course-poursuite, du moins à l'intérieur. Ils devaient sans doute nous attendre devant l'entrée, car nous n'avions pas replacé le lierre qui permettait de l'obstruer. Cependant nous, nous ne pouvions plus revenir en arrière.

La peur me tenaillait toujours et je renforçai instinctivement ma prise sur la main de mon sauveur inconnu. De plus, celle-ci était toujours là pour me retenir et prévenir une chute éventuelle.

Petit à petit, je pus remarquer que sous nos pieds l'humidité glaciale et la terre glissante faisaient place à des graviers. Les murs dégouttaient moins et la température paraissait s'atténuer – relativement. Notre torche achevait sa combustion. Il n'y avait plus que des ombres courtes sur les murs. Nous allions bientôt nous retrouver dans l'obscurité.

Il y avait aussi ce point de côté qui me faisait de plus en plus mal. Mon compagnon d'infortune s'essouffait aussi. Dans ces conditions, nous ralentîmes de concert, sans échanger aucun mot.

Le boyau se rétrécissait.

Finalement, la torche s'éteignit.

Je dus avoir une attitude qui montrait ma panique, car l'homme accentua sa pression sur ma main et me dit avec une intonation rassurante :

— Tout va bien, nous sommes bientôt arrivés.

— Vous savez où l'on va ?

— Oh que oui ! C'est un refuge connu pour notre engeance et une cachette idéale. Comme je vous l'ai dit précédemment, sa réputation est fausse, mais elle nous sert beaucoup et permet de nous protéger avec efficacité. Allez, courage. Il y a de quoi se réchauffer à l'intérieur de la grotte.

— Comment cela ?

— Vous allez voir.

Il cessa de parler et de nouveau, malgré l'obscurité, il marcha sans aucune hésitation. Je me laissai guider, veillant au mieux à ne pas choir, car la terre me faisait encore déraiper, en plus du fait que les ténèbres augmentaient mon anxiété.

Soudain mon compagnon s'arrêta et je vis avec stupeur une incroyable petite lueur bleue apparaître devant nous.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Une *lumen dux*.

— Une quoi ?

— C'est une lumière que l'on fait apparaître grâce à un sortilège bénin. Je n'en ai pas besoin, car ces lieux me sont familiers et je connais un charme qui octroie à mes yeux la capacité de voir dans l'obscurité. Cependant, j'ai perçu votre angoisse, alors maintenant que nous sommes assez loin de l'entrée et que cette trace infime de magie ne peut pas être remarquée par nos poursuivants, j'ai jugé que je pouvais... la faire éclore. J'espère que cela va vous rassérer !

J'étais assez stupéfaite par ce geste rempli de sollicitude et je le remerciai dans un chuchotement. Toutefois, il y avait plus : par ce geste je pris conscience qu'il pratiquait cet art honni en ces jours troubles. Il s'agissait vraiment d'un enchanteur. C'était la première fois que je voyais un acte appartenant à ce domaine, et celui-ci était réellement déroutant.

Sans le vouloir il m'avait aussi fourni une explication supplémentaire intéressante : il avait la possibilité de voir dans le noir grâce à un charme. Cela expliquait certains phénomènes et répondait à mes interrogations précédentes. Il avait dû allumer la torche de la même manière.

Face à mon soulagement évident, je pus discerner sur ses lèvres l'esquisse d'un léger sourire. Il me reprit la main et aussitôt la

chaleur de sa paume me rendit plus sereine, elle me réchauffa même un peu le corps.

Notre parcours se poursuivit sous l'éclairage particulier de cette *lumen*. Sa couleur bleue se reflétait sur le calcaire des parois et apportait des reflets irisés aux gouttelettes qui se trouvaient au bout des stalactites. Elle était douce, mais aussi peu forte. Du moins, elle nous permettait de voir où l'on posait nos pieds.

Nous arrivâmes finalement à une bifurcation et, une fois celle-ci passée, je fus surprise par ce que je distinguai devant moi.

Il s'agissait d'une salle immense, beaucoup plus importante que la précédente, au sol de sable fin et sec, à l'atmosphère tiède. Le plafond n'était pas très haut, en tout cas suffisamment pour qu'un homme de la taille de mon compagnon puisse tenir debout. Toutefois, le plus surprenant c'était le trou d'eau cerné par des rochers blancs qui se trouvait dans un coin. De la vapeur en émanait et j'aperçus la petite source vaporeuse qui amenait une eau très limpide. Des torches ou des bougies étaient installées un peu partout dans la pièce, sur une petite table basse ou contre les murs où le calcaire avait donné une jolie couleur gris clair. Je remarquai la présence d'une sorte de four, néanmoins, de visu, je n'arrivai pas à comprendre comment il pouvait fonctionner. Quelques litières étaient posées sur des estrades de bois. La paille qui les constituait semblait fraîche et la toile qui les entourait était propre.

Tout semblait prêt à accueillir quelqu'un.

— C'est toujours comme cela ? m'exclamai-je.

L'inconnu, qui s'était avancé au centre de la salle, se retourna vers moi :

— Oui, nous veillons à ce que ce lieu puisse toujours recevoir l'un des nôtres.

— Mais comment fait-on pour apporter tout cela ici ? m'enquis-je, faisant un geste circulaire de la main.

Le mot MAGIE me venait aux lèvres, cependant je n'osai pas le prononcer.

— Il se trouve une autre ouverture qui se faufile dans la colline. C'est assez escarpé, et donc très discret. De surcroît, nous avons d'autres moyens.



Il eut un geste de main explicite puis passa à autre chose :

— Nous allons demeurer un moment ici pour nous reposer, puis nous repartirons par cette voie. Et si vous voulez prendre un bain...

Il désigna le trou d'eau. J'aperçus au plafond une corde fixée à l'horizontal, ainsi que sur le côté un drap. Un rideau ! Décidément, tout était prévu !

— Il y a une possibilité d'être tranquille, constata-t-il. Pendant ce temps, je prépare le repas, étant donné que le four fonctionne sans doute très différemment de ceux dont vous avez l'habitude. De plus, il faut éviter de produire trop de fumée puisqu'il est difficile de l'évacuer. Je pense aussi que ce bain vous réchauffera, car vos lèvres commencent à bleuir.

Lorsqu'il me fit cette remarque, je me rendis compte que j'avais vraiment froid. Je pris les vêtements qu'il me tendait – il y en avait dans un creux du mur converti en étagère – et sur un remerciement, je partis en direction de la cuvette. Là, je tirai l'épais rideau en toile de jute, après avoir allumé une des torches, et je m'approchai du trou.

Je me penchai pour toucher l'eau du bout du doigt : elle avait la température adéquate. Je n'attendis pas plus pour me déshabiller, abandonnant mes vêtements souillés et mouillés en un tas, et descendre les trois marches aménagées dans la roche pour me plonger dans l'eau claire. Il n'y avait ni savon ni de saponaire, mais l'eau chaude me revigora, me délassa et me nettoya. Elle ôta la poussière et mes muscles fatigués se détendirent. Cela me changea agréablement des bains que j'avais pu prendre dans le ruisseau les beaux jours. Et d'habitude, c'était moi qui préparais les bains chauds !

Lors de ce moment de quiétude une idée me traversa l'esprit : il savait tant de détails sur moi, et il m'avait même appelée par mon nom tandis que je ne connaissais toujours pas le sien. Je songeai aussi à tout ce qui s'était produit jusqu'à maintenant. J'avais besoin de faire le point, et ici, je pouvais l'effectuer sans être dérangé.

Au bout d'un temps, je sortis avec regret de la cuvette et pris un morceau de tissu posé à côté pour m'essuyer. Je m'habillai vite afin de garder encore un peu de la chaleur du bain sur moi. Les vêtements étaient un peu grands, toutefois leur propreté me fit du bien. Ils

étaient bien coupés. Je n'arrivais pas à obtenir un tel résultat lorsque je cousais mes vêtements. La chemise de lin était douce sur ma peau, différente de celle de gros drap que je portais avant, et la jupe longue était à la fois légère et chaude. Elle dansait autour de mes chevilles. Je laissai le surcot de côté, je le mettrai quand nous partirions. Comme le sol était doux, je ne renfilai pas mes chaussures qui avaient sérieusement souffert de cette course. Il valait mieux les économiser. Des bas suffiraient amplement. Puis je rejoignis mon sauveur.

Il avait été diligent, car une partie du repas était prête.

Je sentis avec plaisir l'odeur d'une infusion à la réglisse et je distinguai dans un recoin une étagère sur laquelle étaient posés des pots de verres avec des plantes sèches à l'intérieur. Il me fut aussi possible de noter la présence de fruits secs : pommes, poires ou framboises, ainsi que des épices, un morceau de lard, un saucisson, des lentilles et des haricots secs dans des sacs de toile. Tout était très accueillant.

Je m'assis sur une bille de bois et lui demandai à ce moment-là :

— Quel est votre nom ?

— Je ne vous l'ai pas dit ? s'étonna-t-il.

— Non.

— Axel Delatour, pour vous servir, me dit-il avec un large sourire et une révérence amicale. Ysaure Monflor, il y a longtemps que je vous cherche, vous savez ?

— Vous étiez à ma recherche ?

— Oui, mais mangeons en premier lieu, ensuite je vous donnerai des explications. J'ai fait au mieux pour cette sorte de soupe que j'ai voulue avant tout nourrissante. Et ce serait dommage qu'elle refroidisse.

Il alla chercher dans le four une gamelle de terre qui contenait des lentilles, des herbes et un morceau de lard. Ce mélange dégageait une odeur alléchante et ma faim se fit encore plus sentir. Ma soupe avalée à la hâte avant le service de la veille était loin ! J'oubliai pour un moment ce qu'il m'avait dit pour aller prendre sur une des étagères deux écuelles en fer et deux cuillères en bois pour les poser sur la table, constituée d'une grande pierre plate, où deux gobelets étaient

déjà présents, avec l'infusion qui fumait dans un broc.

Nous mangeâmes tranquillement. J'étais perdue dans mes pensées, mes supputations, et je sentais aussi la fatigue me gagner de plus en plus. La nuit de sommeil précédente avait été relativement courte et surtout inconfortable.

Axel dut le percevoir car il me demanda :

— Ça va ?

— Oui, je suis fatiguée, c'est tout.

— Cela fait beaucoup d'un coup, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— Bien, lorsque vous aurez mangé à votre faim, allez vous coucher, nous discuterons de cela plus tard. Une fois reposée, ce sera plus simple.

J'en doutais, cependant je finis mon écuelle. J'avais tellement faim que j'en repris d'ailleurs une autre. Une fois le repas achevé, je demandai :

— Comment faire pour la vaisselle ?

— Laissez-moi faire, ne vous occupez pas de cela. Allez dormir.

J'étais en confiance, sans savoir réellement pourquoi, si ce n'était qu'il m'avait probablement sauvé la vie.

Je me dirigeai vers une des paillasse sur laquelle une couverture de grosse laine marron avait été déposée. Je m'y allongeai et me couvris, tâchant d'observer les agissements de mon compagnon, toutefois mes paupières étaient lourdes. J'avais vécu tellement de choses en si peu de temps. Le sommeil me gagna vite.

## Chapitre IV : Discussions

Quand je sortis du sommeil, il m'était impossible de savoir l'heure qu'il était, ou combien de temps j'avais pu dormir. Mais j'étais bien reposée.

— Vous êtes réveillée ?

Je me levai brusquement. J'avais momentanément oublié que je ne me trouvais pas seule !

Je rencontrai le regard d'Axel : il pétillait.

— Vous avez bien dormi ? me demanda-t-il avec douceur.

— Oui, merci.

Je m'inquiétai inexplicablement de la tête que je devais avoir. Ma tresse me semblait totalement défaite. J'étais profondément gênée.

— J'ai dormi longtemps ? m'enquis-je, tâchant au mieux de dissimuler mon embarras.

— Assez, il n'est pas loin de quatre heures.

— Comment le savez-vous ?

— Dans une salle à côté, il y a une sorte de puits qui sert de cadran solaire. Ainsi nous ne sommes pas obligés de quitter les parages pour déterminer le temps qui passe. Toutefois, l'ouverture est insuffisante pour que nous puissions nous y glisser, et surtout peu commode.

Puis il me tendit un bol contenant une bouillie d'avoine :

— Vous avez faim ?

— Oh oui ! Merci !

Je m'assis au bord de la paillasse pour saisir le bol et manger tranquillement. Le mélange était sucré au miel, et même si sa consistance était trop épaisse, c'était bon.

Lorsque j'eus achevé ma bouillie, il me demanda :

— Je pense que vous voulez des explications ?

— Oui, en effet.

— Bien, alors posez-moi vos questions.

Je plaçai mon bol par terre, soupirai, puis je me lançai :

— Tout d'abord, pourquoi voulaient-ils m'attraper ?

— Parce que vous êtes une enchanteresse.

J'émis un hoquet de surprise, franchement sidérée par cette affirmation. Certes, il me l'avait dit, toutefois cette idée, j'éprouvais vraiment des difficultés à l'accepter :

— Mais non...

Il hocha la tête et affirma :

— Si, Ysaure. Votre nom est bien Monflor ?

— Oui, pourtant je ne vois pas...

Il me coupa brusquement pour déclarer avec gravité :

— En ce cas, sachez que vous appartenez à l'une des plus grandes familles d'enchanteurs, une des plus anciennes, comme la mienne.

— Comment avez-vous appris cela sur moi ? Je ne sais même pas que... Enfin, une enchanteresse...

— Votre grand-mère ne vous a jamais rien dit ? demanda-t-il.

— Non, à part que j'étais quelqu'un de spécial et qu'il fallait que je fasse attention à mes émotions, à ce qu'il pouvait se produire en moi. Attendez, vous connaissez mon aïeule ?

Que savait-il réellement ? Car si c'était vrai, cela expliquait aussi tous les non-dits, toutes les choses qu'il ne fallait pas que je fasse. Enfin, pour le moment je ne préférerai pas en dire plus.

— J'ai eu l'occasion de la rencontrer. Il est vrai que Zélie ne pratiquait plus notre art depuis longtemps, même si le sien, qui concernait la nature, était d'une grande importance. De surcroît, la mort de vos parents n'a pas dû arranger les choses, ajouta-t-il.

— Qui vous a parlé de cela ?

J'étais stupéfaite. Il était informé de tant de détails sur ma famille !

— Ma famille connaît la vôtre depuis longtemps, affirma-t-il. Les Monflor sont une famille importante. Je vous cherche depuis longtemps. J'ai été chargé par le Conseil des Anciens, qui a appris

votre existence, de vous retrouver et de vous conduire en lieu sûr. Vous êtes la dernière de votre famille et pour que votre patrimoine magique puisse être conservé, je dois veiller à votre sécurité.

Je ne comprenais plus rien. De plus, j'avais aussi l'impression qu'il ne me disait pas tout. Et c'était quoi ce Conseil des Anciens ?

Axel dut remarquer mon égarement, car il me dit avec plus de douceur :

— Ysaure, je ne vous mens pas. Vous êtes une enchantresse. Vous êtes douée de pouvoirs magiques. N'avez-vous pas parfois des réactions étranges ?

Je pensais à ce qui s'était passé... Non, je ne souhaitais pas relater cela.

Et, tout à coup, cette si curieuse chaleur vint à mon esprit. Et je révélai :

— Je... Parfois j'éprouve la sensation d'avoir une chaleur à l'intérieur de moi. Elle réagit lorsque je suis en danger. Enfin, c'est ce qu'il me semble.

— Ah, je vois. Alors, oui c'est un signe de magie. C'est le fluide...

— Le quoi ? le coupai-je, surprise par ce mot étrange.

— Le fluide, c'est-à-dire ce qui draine notre puissance et qui est en nous depuis notre naissance. Il est intrinsèque à notre condition d'enchanteur, nous protège des maladies, et grâce à lui notre vie est beaucoup plus longue que celle des mortels.

— Comment cela ?

— Par exemple, j'ai deux cent cinquante-huit ans.

— Pardon ?

— Les enchanteurs vivent longtemps. Votre grand-mère doit être morte à l'âge d'environ sept cent trente ans.

— Quoi ?

Je me levai brusquement, bousculant le bol qui, en tombant, fit un bruit sec.

— Vous dites n'importe quoi !

— Ysaure, non. Je me doute que c'est difficile à croire. Pourtant, c'est vrai.

Face à mon indignation, il conservait son calme habituel.

— Mais personne ne peut vivre aussi longtemps. Ce n'est pas normal. Et puis je ne suis pas une enchantresse.

Je le regardai, complètement perdue. Je ne savais plus que penser...

Après un soupir, il se mit debout et se plaça dans mon dos.

— Bien. Vous avez confiance en moi ? interrogea-t-il.

— Oui... chuchotai-je, quand même un tantinet indécise.

— Je vous assure que vous pouvez le faire sereinement, dit-il avec gravité.

J'opinaï du chef plus franchement et il demanda :

— On va tenter quelque chose, d'accord ?

— Pour faire quoi ?

— Pour tester votre magie. Peut-être arriverez-vous à me croire avec ce type de preuve ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Je tentai de m'écartier de lui, cependant Axel avait passé son bras autour de mon corps, puis il m'intima de tendre les mains devant moi.

— La magie est en vous. Écoutez-moi et faites-là éclore. Bien, laissez-vous guider par l'énergie. C'est elle qui doit vous donner l'inflexion, toutefois vous devez apprendre à ne pas vous laisser dépasser par le pouvoir. C'est toujours vous qui devez en être l'instigatrice, et pas l'inverse, n'oubliez jamais cela ! À ce moment-là, vous parviendrez à tout contrôler sans problème.

J'étais embarrassée par cette étreinte. Toutefois, je savais aussi que je pouvais avoir confiance et qu'il souhaitait seulement me rassurer. Il n'était pas... Je respirai profondément, éloignant toutes pensées trop perturbantes, et je me laissai mener par la chaleur qui se diffusait en moi.

Désormais, je n'avais plus besoin de la cacher, je savais y faire face. Si jusqu'à présent je m'en étais toujours méfiée, dans l'immédiat, il fallait la domestiquer.

— L'air se charge de magie. C'est bien, continuez, murmura Axel.

Un temps s'écoula.

Tout à coup, je vis ma main scintiller : il semblait y avoir comme un miroitement diamantin sous ma peau. Comme j'eus un

mouvement de recul instinctif, Axel accentua sa prise sur ma taille et me dit :

— Ne te laisse pas dominer.

Ce tutoiement soudain ne manqua pas de me confondre, cependant ce n'était pas le moment de porter attention à cela.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— C'est le fluide qui agit, dit-il avec assurance. En lui, réside notre magie, comme je te l'ai déjà dit. Et lorsqu'il se déclenche, il se distingue par cette brillance sous la peau. C'est pour cette raison que nous portons la plupart du temps des manches longues afin de dissimuler cette caractéristique. Concentre-toi de nouveau.

Je refermai les yeux en poussant un léger soupir : encore quelque chose à connaître.

Je rassemblai mes pensées une nouvelle fois sur cet acte et je sentis l'afflux d'énergie. Toutefois, cette fois-ci, je savais à quoi m'attendre et lorsque ma peau recommença à briller, je n'en tins aucun compte.

Un long moment passa puis, avec étonnement, je pus finalement observer un rayon lumineux sortir de ma main et Axel me murmura :

— Laisse-toi aller. Ne résiste pas, mais contrôle-toi : si tu paniques, cela peut entraîner une erreur, et je ne pourrais peut-être pas intervenir pour la résoudre. En magie, il y a toujours des conséquences.

Je ne l'entendais plus tant j'étais absorbée par ce que je faisais.

Je n'aurais jamais imaginé être capable de faire cela : cette lumière était si fabuleuse ! D'un blanc resplendissant très pur, elle étincelait autant que ma main. J'étais subjuguée.

C'était incroyable.

Au fond de moi, je sus subitement comment effectuer cet acte magique. Je trouvai moi-même le chemin, comme guidée par une petite voix intérieure. Cette même petite voix qui m'avait fait comprendre que je pouvais suivre en toute sécurité Axel lors de notre fuite de l'auberge. Le mot *crescendo* me traversa l'esprit et je le murmurai à voix basse. De blanche, la lumière devint dorée, en même temps qu'elle crût.

Axel s'exclama :



— Elle prend ta couleur ! Bon sang, je n’aurais jamais imaginé une telle réaction !

Si j’écoutai ce qu’il me disait, c’était de loin, car cette belle et stupéfiante lumière retenait plus mon attention. Néanmoins, je compris instinctivement que je devais cesser de la faire grandir, car cela serait trop dangereux, et je prononçai doucement les mots *imminuor*, puis *decedere*.

La lumière s’effaça.

Je me tournai vers Axel. Celui-ci m’avait lâchée et me regardait, complètement interloqué.

— Qu’y a-t-il ? demandai-je, troublée par son expression.

Il sembla se reprendre pour m’affirmer :

— Tu possèdes l’appui des Anciens !

— Quoi ?

Il leva la main d’un geste significatif et déclara :

— Laisse-moi t’expliquer : chaque enchanteur est issu d’une famille qui lui lègue des pouvoirs ou des capacités quelconques plus ou moins forte. Et parfois, après leur mort, les Anciens restent présents auprès de leur descendance, ou plutôt leur esprit demeurent et les aident. Dans l’immédiat, c’est ce qui doit se passer avec toi. Tu reçois un appui, même si tu ne peux pas t’en rendre compte. Ils sont là pour que tu puisses appréhender ta magie, te l’approprier, pour te mettre sur la bonne voie lors de ton apprentissage.

Je réfléchis quelques secondes, puis je l’interrogeai :

— C’est pour cela que j’ai su les mots au bon moment ?

— Oui, il y a des chances. Ils ont dû t’être soufflés par l’un d’eux. C’est étonnant. Et tu n’avais jamais pratiqué notre art avant ?

— Non.

— Bon sang, quelle puissance tu possèdes... Elle avait raison, chuchota-t-il.

— Comment ?

Il secoua la tête :

— Rien. Je crois que nous allons en rester là pour le moment. Tu es réellement une enchanteresse, et très prometteuse d’ailleurs. Peut-être souhaites-tu aborder un autre sujet ?

Machinalement, je m’étais baissée pour ramasser les éclats du bol,

cet acte anodin me permettant de reprendre ma respiration. Mais je commençais à me sentir complètement dépassée.

J'étais capable de faire de la magie. Ce qu'il s'était produit en était la preuve.

J'étais issue d'une famille d'enchanteurs.

Je reposai les morceaux et je relevai la tête brusquement :

— Comment savez-vous tout cela ?

— Je te l'ai dit : ma famille connaît la tienne.

— Ce n'est pas suffisant comme réponse, et cela n'explique pas tout. Et d'ailleurs comment m'avez-vous trouvée ?

— J'ai collecté des paroles, des faits. J'ai d'abord retrouvé la maison où tu vivais avec ta grand-mère, enfin ce qu'il en restait, puis j'ai demandé à des voisins à quoi tu ressemblais. Ensuite, je me suis renseigné auprès de personnes, en élargissant mes recherches, pour savoir s'ils avaient déjà vu une jeune femme blonde aux yeux bleus, de taille moyenne. Une damoiselle m'a alors parlé de la servante qui œuvrait chez la mère Paulin. Par chance, je connaissais cette aubergiste. C'est une amie de longue date. Une fois là, lorsqu'elle m'a vu arriver, elle a aussitôt compris la raison qui m'amenait en ces lieux, car elle m'a tout de suite parlé de toi.

— Elle connaît des enchanteurs ?

— Oui, elle sait ce que nous sommes.

— Et elle a pu se douter que moi aussi...

— Oui, car elle peut sentir le fluide. Il y a de fortes chances qu'elle t'ait engagée à cause de cela, afin que tu sois en sécurité.

— C'est impossible !

— Peu de Mortels le peuvent, mais elle oui, et tu ne seras pas la première qu'elle aurait pris sous son aile. Ni sa famille non plus.

J'eus un geste de la main, révélateur de ma perplexité face à ce terme :

— Attendez, c'est quoi les Mortels ?

— Les personnes qui ne possèdent aucune puissance magique et qui n'ont aucune trace de fluide en eux. Enfin, pour en revenir à Isabeau Paulin, je l'ai rencontrée peu avant le soir où tu m'as vu. Elle m'a dit à ce moment-là que depuis quelque temps elle remarquait que les Éclaireurs rôdaient autour de l'auberge de plus en plus

fréquemment. Il devenait donc urgent qu'elle trouve une solution pour toi. S'ils n'étaient pas intervenus hier soir, je pense que j'aurai pu te parler avec plus de tact et essayer de te convaincre de me suivre, cependant j'ai dû prestement opter pour autre chose de... plus radical.

J'étais atterrée, je ne disais plus rien. La mère Paulin savait que j'étais une enchantresse et n'avait rien dit sur ce sujet... Aucune allusion... Se doutait-elle seulement que je ne savais pas que j'en étais une ?

Ce que je ressentais devait être très évident pour Axel, car il s'agenouilla devant moi – entre-temps je m'étais rassise sur la paillasse – pour me saisir la main :

— Ysaure, tu cours un grand danger. Si les Éclaireurs te poursuivent, c'est qu'il y a une bonne raison. Ils savent qui tu es. Ils peuvent aussi extrapoler sur ce que tu peux représenter. Nous allons devoir repartir. Est-ce que tu te sens prête à effectuer la route en ma compagnie ? Je suis là pour te mener dans un endroit sûr. Je te promets de tout faire pour assurer ta sécurité.

Je le regardai attentivement quelques secondes : son regard foncé était très grave, mais aussi très franc.

Je ne tergiversai pas davantage, car je voulais également en savoir plus. :

— Oui.

Son expression s'éclaira, manifestement soulagé par mon assentiment, puis il se releva et commença à ranger cette insolite pièce. Je fis de même.

Nous profitâmes des provisions pour en prendre un peu pour notre périple. Celles que m'avaient donné la mère Paulin avaient séchées et surtout avaient souffert de la course. Je pris aussi une chemise et une jupe supplémentaire, ainsi qu'une cape, et dans la besace de peau que je trouvais sur une étagère, je glissai une couverture de laine et un peu de nourriture. J'abandonnai mes vêtements déchirés sans un regret. De son côté, Axel plaça dans son havresac deux timbales de fer, un récipient à cuire et de la nourriture.

La petite lueur bleue apparut et nous commençâmes à quitter cet asile. Autour de nous l'air se mit à trembloter. Il prononça des mots

dans une langue inconnue pour moi, aux tonalités chantantes, qui me parut néanmoins étrangement familière, et je lui demandai, une fois qu'il eut achevé de les dire :

— De quelle langue s'agit-il ?

— Du carminaram.

— Du quoi ?

— C'est l'idiome commun à tous les enchanteurs, qui vient du fond des âges et qui nous permet de communiquer dans le plus grand secret. Il est aussi inné. Une fois que nous commençons à nous familiariser avec lui, il devient très vite une partie de nous.

Était-ce la raison pour laquelle il m'était brusquement devenu aussi spontané ? Toutefois, je repensai vite à ce que je venais de voir, et je lui demandai :

— Et qu'avez-vous fait ?

— J'ai jeté un charme pour que cet endroit retrouve la nourriture que nous avons prise, ainsi que les objets, afin que cette grotte reste un asile toujours prêt. Par contre, je pense que tu peux me tutoyer. J'ai pris cette liberté, car cela me semble une évidence. Ce sera plus simple.

Je me contentai de hocher la tête, puis nous avançâmes dans le boyau, après avoir passé cette petite salle où, effectivement, se trouvait une ouverture dans le plafond, avec dessous un cadran gravé à même le sol. La faiblesse du rai de lumière indiquait que nous nous trouvions tard dans la journée.

Nous cheminerions par conséquent en pleine nuit. Ce qui ne me réjouissait pas du tout !

Nous marchâmes un certain temps, puis finalement, je pus discerner une lueur au fond.

La sortie !

Elle apparut sous la forme d'une anfractuosité toute en longueur, juste assez large pour que nous soyons en mesure de passer de profil. Malgré l'apparence accueillante de la grotte, j'étais heureuse de respirer de l'air frais. Nous arrivâmes au milieu d'une forêt et Axel nous guida à l'intérieur, avec son aisance déconcertante.

Je pouvais voir, entre les frondaisons, le rougeoiement du soleil. Cette lumière s'effilocho rapidement pour faire place à l'obscurité.

## Chapitre V : Magie

C'était une nuit de pleine lune. Une de ces nuits où la lumière blanche éclaire d'une manière particulière la nature ambiante, et que j'affectionnai.

Les Éclaireurs ne semblaient pas se trouver après nous, même si je me doutais qu'ils n'avaient pas abandonné pour autant.

Cette fois-ci, nous ne progressions pas au mitan des bois, mais à l'orée de la forêt. Axel avait pris en compte mes réticences, et puis avec l'astre lunaire à son plein, nous y voyions très bien. Toutefois, nous restions sur le qui-vive, car nous pouvions nous aussi être vus facilement.

C'était paisible. Je savourais l'odeur sylvestre, malgré la froidure ambiante.

À un moment, je sentis que mon compagnon se figeait. Les formes autour de nous semblaient douées de vie.

Sur ces entrefaites, je les distinguai.

Des éclats lumineux. Jaunes. Dans les bosquets. Dans les coins les plus sombres.

Et un grondement se fit entendre, après il y eut un raclement sur le sol. Puis d'autres. Des souffles aussi.

Des loups.

Ils commencèrent à nous cerner.

Je saisis le bras de mon compagnon qui me murmura :

— N'aie pas peur !

Je le vis faire des mouvements du bout des doigts, très lentement, puis il chuchota de nouveau dans cette langue si singulière.

Et les loups parurent l'écouter.

Le chef de meute quitta sa posture menaçante pour venir vers nous. Il renifla un moment, puis de manière surprenante il se coucha devant Axel. Ensuite, il se releva et se posta à côté de lui. Sa fourrure sombre était striée sur la tête de cicatrices.

Les autres arrivèrent et se placèrent derrière nous.

— Que... ? murmurai-je.

J'étais stupéfaite à un tel point par cette scène que je ne pouvais pas en dire plus.

— Je suis doué de la capacité de converser avec les animaux, expliqua mon compagnon. Un enchanteur doit bien vivre avec la faune. Les loups, les ours, les aigles sont nos alliés et nous protègent. Je me suis fait reconnaître de lui en tant qu'être capable de magie, et dès lors ils nous accompagneront, du moins sur leur territoire. Ils nous préviendront aussi de tout danger.

Certes, j'avais confiance en Axel, pourtant me retrouver entourée par des loups était loin d'être sécurisant, néanmoins leurs postures n'étaient plus menaçantes.

La magie d'Axel était indubitablement très forte et il la contrôlait parfaitement.

Nous reprîmes notre chemin, accompagnés par cette étrange escorte qui formait une force tranquille, mais aussi dangereuse.

Nous fîmes une seule pause pendant la nuit.

Avoir la lumière de la lune au-dessus de nous, être flanquée par les loups, tout cela était une situation inimaginable pour moi avant. Toutefois, j'étais heureuse de vivre cette expérience. Pour le moment, le danger avait été écarté, et, là, j'étais rassérénée. J'avais déployé autour de moi la couverture pour ne pas avoir trop froid, et ma main était dans celle d'Axel, chaude et rassurante.

Cette nuit était si différente de la précédente.

Tout en marchant je songeai : j'étais une enchanteresse, comme mon aïeule, comme toute mon ascendance.

Avec cela à l'esprit, je comprenais mieux mes connaissances si particulières.

Mes réflexions me suivirent sur notre route, comme mon compagnon conservait la plupart du temps un silence pesant. Seuls les chouettes, les bruits de la meute ou nocturnes le troublaient.

À un moment, j'avais demandé à Axel, désignant les loups autour de nous :

— La magie est vraiment capable de produire ce genre de choses ?

— Elle peut commander aux animaux, aux objets, aux plantes. Pourtant, ce n'est aucunement innocent et il faut veiller à ne pas en abuser. Pour les êtres vivants, le respect de ce qu'ils sont est primordial. Et il faut le faire avec mesure.

— Pour quelle raison ?

— Afin de ne pas devenir comme les enchanteurs noirs, ceux qui exercent leur talent au service des Éclaireurs et qui pratiquent la sorcellerie noire. La nôtre, blanche, doit rester bénéfique. Notre but est de soigner, de défendre ou de protéger. Les limites sont claires. Et ces dernières visent aussi à protéger notre existence.

— Je comprends.

Il savait vraiment me parler de la magie avec clarté. Toutefois, au cours de cette marche, il était difficile d'engager une conversation plus poussée sur ce sujet.

Les loups nous laissèrent à la faveur de l'arrivée près d'un village, comme si de rien n'était. Comme s'ils ne nous avaient pas tenu compagnie toute la nuit. Comme si leur forte présence, leur souffle, n'avaient pas été auprès de nous. Comme si je ne m'étais pas faite à leur présence si incontestablement sécurisante.

Lorsque nous parvînmes à ce village, j'étais harassée, car la cadence avait quand même été soutenue tout au long du parcours.

Le soleil se levait doucement.

Le fil rouge se teinta progressivement de rose, ensuite celui-ci envahit le ciel, puis l'orange et le jaune s'installèrent. La journée serait belle.

— Où allons-nous ? m'enquis-je.

— Je me doute que tu es fatiguée, néanmoins on va uniquement s'arrêter pour acheter de quoi manger. Nous devons conserver nos réserves au cas où. Il y a un petit marché aujourd'hui dans le village le plus proche, puis nous nous rendrons dans le bois qui le jouxte, et là nous trouverons un endroit pour nous reposer. Ce sera plus discret. Puis nous reprendrons la route. Peux-tu mettre ce foulard sur ta tête ?

Tes cheveux sont trop... voyants. Ils peuvent nous trahir.

— Oh, oui, bien sûr ! Mais je n'ai pas...

Je vis alors un carré de tissu écru dans sa main tendue :

— Comment... ?

Il leva les yeux au ciel.

Il l'avait fait apparaître grâce à un sort, évidemment.

Je posai le tissu épais sur ma tête et en réunis les coins, veillant à bien rassembler mes cheveux dessous. Puis nous nous dirigeâmes vers le bourg qui apparut au détour du chemin. Nous empruntâmes une petite rue qui nous mena sur la place de cette bastide. Je bus prestement à la fontaine qui se trouvait au mitan, l'eau qui y chantait était très tentatrice. Après nous nous rendîmes au marché qui se tenait sous les arcades et nous y choisîmes quelques victuailles. Axel paya et nous prîmes aussitôt la destination de la sortie du village, veillant à conserver une apparence nonchalante, de manière à ne pas paraître suspects.

Au bout de quelques minutes, Axel me prit sous le coude pour m'orienter vers un petit chemin qui partait du principal et qui menait au cœur d'un bois.

Encore une forêt ! Soit, il m'avait prévenue, cependant je n'appréciais pas ces lieux sombres, à la si mauvaise réputation.

Je m'arrêtai brusquement et il me demanda, alerté par mon comportement :

— Tout va bien ?

— Je n'aime pas les bois, déclarai-je simplement.

— Je sais, et je le comprends, mais pour se cacher, il n'y a pas mieux. Et puis ici notre magie nous protège.

Je soupirai et le suivis, toutefois avec la boule au ventre.

Nous nous enfonçâmes dans les fourrés. Progressivement, la nature s'épaississait. Les couleurs s'assombrissaient. À la lueur du jour, cela me semblait quand même moins menaçant que pendant la nuit, pourtant je n'étais pas tranquille.

À un moment, il y eut un foisonnement de lumière, puis une clairière se dessina dans le giron des chênes et des châtaigniers.

Et au milieu se trouvait une maisonnette de pierre au toit de chaume.



Elle était si inattendue ! Et charmante en tout point.

— Oh ! m'exclamai-je.

Axel me jeta un coup d'œil, le sourire aux lèvres, et dit avec un ton moqueur :

— Et oui, il s'agit d'un de nos refuges, protégé par des sortilèges. Elle appartient à l'un des nôtres.

— Comment cela « protégé par des sortilèges » ?

— Il y en a un qui permet cela, le *praesidio orbis*. Il forme un cercle qui le rend invisible aux humains. Et ici les Éclaireurs ne peuvent plus rien, et surtout ne voient rien. Nous y serons en sécurité.

Je perçus autour de moi comme une espèce de fourmillement. Était-ce causé par cette protection ? Peu rassurée, je demandai :

— On peut y entrer sans danger ?

— Oui, nous sommes autorisés, ou plutôt acceptés. Toute magie blanche est la bienvenue.

Il poussa la porte en bois et nous pénétrâmes dans l'unique pièce. Il y avait une cheminée, une table, deux bancs, quelques étagères et deux paillasses posées à même le sol. C'était sommaire, toutefois très propre.

— Je vais allumer le feu. Peux-tu t'occuper des légumes ? demanda Axel.

— Bien sûr.

Je m'installai à la table, après avoir pris sur une étagère ce dont j'avais besoin, et je préparai les légumes que nous avions achetés au marché pour la soupe.

J'en salivai déjà !

Pendant le repas, Axel m'apprit que le propriétaire de cette chaumière était parti en Italie et que, lors de ses absences, il prévenait ses amis de la vacance de sa demeure. Ainsi cela devenait un lieu d'asile si besoin. Il demandait juste à ce que rien ne change de place, car l'enchantement qui veillait à l'entretien, en son absence, ne souffrait pas de modifications effectuées dans l'agencement de la maisonnette.

La journée s'acheva et je me reposai sur une des paillasses. De son côté, il fit de même, toutefois en conservant un œil sur l'extérieur. Puis il m'annonça que nous partirions pendant la nuit. Ce

que nous fîmes, non sans avoir achevé une dernière écuelle de soupe, bien entendu. Ensuite, nous rangeâmes tout.

Mais j'agissais avec lenteur, car je n'avais aucune envie de partir à nouveau.

— Quand est-ce que cela va finir ? murmurai-je.

Axel posa une main sur mon épaule :

— Je ferai au mieux pour que tu puisses être en sûreté auprès des nôtres, néanmoins je ne peux rien te garantir sur le temps que cela va prendre, maintenant qu'ils connaissent ton existence.

J'allai le couper, cependant il dit de suite :

— Et je ne peux rien te dire de plus. Ce n'est pas le moment. Et pour ta sécurité, il vaut mieux que tu n'en saches pas trop.

Nous quittâmes cette chaumière si rassurante.

Je soupirai. J'y avais ressenti une telle chaleur. Pour moi, inexplicablement, elle avait représenté un foyer, tel que j'avais pu en connaître dans mon enfance auprès de ma grand-mère, même momentanément.

Nous repartîmes de nouveau dans la forêt.

Axel me confia enfin que nous nous rendions dans la ville voisine. Je ne la connaissais pas, et il ne me tranquillisa point lorsqu'il me dit que là-bas nous devrions nous montrer prudents à cause des Éclaireurs qui y possédaient un poste de surveillance, même si nous logerions chez une personne de confiance.

Le repos que j'avais pris me permit d'avancer assez vite, malgré mes pieds qui me faisaient de plus en plus mal. Dans la chaumière, je les avais entourés de bandelettes, issues d'un vieux torchon, pour mieux les protéger, après les avoir plongées dans un bain de bouillon blanc cueilli à proximité du jardin, dans le but de soulager un peu la douleur et les ampoules, mais mes chaussures étaient trop abîmées. Heureusement, les sentiers étaient en terre et ils ne me blessaient pas trop. Comme la dernière fois, le silence nous accompagna. Nous cheminâmes au cœur de cette nuit éclairée par l'astre lunaire. Cette routine commençait à me lasser, même si elle était nécessaire à ma sauvegarde.

Le soleil se leva sur une journée fraîche et ensoleillée. Dans notre course éperdue, nous avions de la chance, car il n'avait pas plu

depuis notre départ précipité. Le printemps s'installait. Nous avons parcouru une considérable distance en très peu de temps, et cette course vers l'ouest me laissait sceptique, néanmoins, visiblement, mon compagnon savait où il allait.

Nous restâmes sous le couvert des arbres une grande partie de la matinée, profitant d'une source pour nous rafraîchir et nous restaurer un peu. Je savourai aussi la chaleur du soleil sur ma peau. Axel était de bonne humeur et se révélait prolix et plaisantin, tâchant manifestement de nous rendre ce parcours plus gai, même si nous parlions rarement à voix haute. Le jour permettait de mieux voir le danger et d'éviter les rencontres, dès lors nous avons emprunté une route importante. Pourtant, brusquement, je sentis une modification dans son humeur et il me sembla qu'une appréhension s'élevait en lui, à la vue de son aura qui s'intensifiait. Mais peut-être était-ce dû au soleil ? Il continua sa marche, toutefois avec plus de mesure.

Je distinguai alors au loin un clocher.

— Nous arrivons ? demandai-je.

Axel se contenta de hocher la tête pour me répondre.

## Chapitre VI : Liliane

Soudainement, il me prit par la main et nous nous enfonçâmes au plus profond de la forêt.

— Que... ?

Il posa un doigt sur sa bouche, tendant le bras en direction de la route.

Et je les vis.

Une charrette passa devant nous, sur laquelle il y avait une cage. À l'intérieur, un homme était enchaîné. Le véhicule était entouré de chaque côté par trois hommes à cheval, armés et habillés de ce long vêtement noir si caractéristique. Deux gardes avec casque et épée suivaient.

La cage dégageait une atmosphère mouvante et sombre. Des volutes gris foncé paraissaient s'enrouler autour d'elle. Elle me donnait froid dans le dos, de manière incompréhensible.

Pour ma part, je n'arrivai pas à détacher mon regard de l'homme qui s'y trouvait. Manifestement très affaibli, il dégageait une grande affliction. Je ressentais sa douleur comme si elle était mienne.

Je compris de qui il pouvait s'agir : un enchanteur. Mais son aura était si pâle ! L'orange qui la constituait avait une nuance pastel.

Je jetai un coup d'œil à mon compagnon de route chez lequel je remarquai aussitôt une certaine rigidité dans l'attitude. Son souffle était saccadé. Il semblait partagé entre y aller et délivrer cet homme avec tous les risques que cela impliquait, ou rester auprès de moi et accomplir sa mission : me protéger.

Je saisis sa main, et ce geste visiblement l'apaisa, car sa respiration devint moins haletante.

Nous regardâmes, le cœur serré, cette charrette s'éloigner et obliquer à un détour du chemin.

— Il est déjà mort, chuchota Axel, secouant la tête.

— Pardon ?

— Oui, il n'y a presque plus d'étincelle de vie en lui. Et au fond, c'est préférable.

J'étais infiniment choquée par cette dernière phrase, si surprenante dans la bouche de cet homme combatif et altruiste.

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu sais où ils l'emmènent ? demandai-je.

— À la forteresse principale. Et là le Grand Éclaireur Alosyus, un enchanteur, va lui prendre ses pouvoirs grâce à des sorts.

Ce nom me disait vaguement quelque chose, et je demandai :

— Un enchanteur qui fait de la magie noire ?

— Et oui, c'est l'un des nôtres qui effectue cet acte si méprisable. Il est très fort, très puissant et âgé d'au moins cinq cents ans. L'attrait du pouvoir a fait de lui un homme dur, à l'âme obscure, et l'abus de la sorcellerie la plus ténébreuse a fait le reste. Pour faire simple, il nous enlève pour augmenter sa puissance.

— Parce que l'on peut prendre les pouvoirs d'un enchanteur ?

— J'ai toujours pensé que non jusqu'à il y a une dizaine d'années. Des sortilèges maléfiques le permettent, mais il faut être déjà très puissant. En tout cas, une chose est claire.

— Laquelle ? le coupai-je.

— Il va falloir changer de plan ! Et surtout nous rendre encore plus discrets. Ils vont probablement faire une pause dans la ville où nous devons séjourner. Il vaut mieux attendre demain pour nous y rendre, et qu'ils aient repris leur route. À la place, nous allons nous rendre chez une amie pour ce soir, car nous ne sommes heureusement pas loin de sa ferme.

Nous quittâmes la route qui menait à cette ville pour emprunter une sente qui serpentait au milieu des champs cultivés ou en jachère. Une ferme apparut au bout d'un moment, assez isolée. Lorsque nous parvînmes à la cour où s'égaillaient des poules, des oies et des canards, une vieille femme vint vers nous. Ses cheveux blancs étaient dissimulés en partie sous un foulard bleu, de la même couleur que son tablier. Ses sabots cliquetaient gaiement.

Elle prit aussitôt Axel dans ses bras avec un large sourire.

— Axel, que me vaut le plaisir de ta visite ? s'enquit-elle d'un ton enjoué.

— J'ai besoin de ton aide, expliqua-t-il avec laconisme.

Elle m'observa un instant, son regard fixant le mien.

— Tu nous présentes ? demanda-t-elle.

— Ysaure, voici Liliane.

Elle fit un pas en arrière, puis elle eut un léger mouvement de recul, montrant sa surprise :

— Ysaure !

— Oui.

— Ah !

Elle effaça immédiatement toute trace de surprise de son visage et enchaîna :

— Bien, que veux-tu ?

— Un de tes animaux. Nous sommes trop voyants. Nous avons croisé il y a peu des Éclaireurs qui semblent en maraude. Avec un animal de bât, nous aurons une attitude plus effacée et nous serons plus assimilables à des voyageurs. De plus, Ysaure pourra monter dessus et cela la reposera. J'ai l'habitude de voyager, elle non.

— Je vois.

Elle réfléchit un moment, puis dit :

— Je vais vous confier Gris. Il est très doux, âgé, mais il fera encore la route efficacement, si vous ne le brusquez pas trop. Toutefois, je sais que tu n'as aucun souci avec les animaux !

— En effet !

Elle nous mena jusqu'à un enclos où nous distinguâmes un âne gris à l'apparence très placide qui paissait paisiblement. Si ses oreilles bougeaient continuellement, il conservait une apparence calme.

Axel inclina la tête sur le côté et assura :

— Il me convient, je le prends. Par contre, ce soir, est-ce que nous sommes autorisés à dormir dans ta grange ? Nous devons résider dans la ville, cependant la présence des Éclaireurs nous oblige à modifier notre route.

— Je sais, ils ont capturé l'un des vôtres ce matin. Et pourtant, il

était modeste et de faible puissance. Ils sont partout et de plus en plus nombreux. Tu la protèges ? dit-elle en me désignant.

— Oui.

Je réagis enfin. Jusqu'à maintenant, ne sachant pas trop que penser de cette femme et de ce qu'elle savait, je n'avais pas osé dire un mot, mais là, il fallait que je comprenne :

— Comment savez-vous que je suis une enchanteresse ?

Elle sourit :

— C'est assez coutumier de la part d'Axel. Pourtant, il est vrai que d'habitude elles sont plus âgées et moins jolies ! Elles ont même parfois la moustache !

— Liliane ! s'exclama-t-il d'un ton outré.

Elle éclata de rire, puis continua :

— Et c'est aussi d'accord pour que vous passiez la nuit ici. Par contre, tu dors dans l'étable et la petite chez moi !

Un sourire éclaira l'expression d'Axel :

— Bien.

— Bon, une soupe chaude cela vous dit ?

— Oh, que oui ! m'exclamai-je.

— Alors venez. Mon mari n'est pas là, il est parti avec notre fils pour vendre nos légumes et nos volailles à la foire. Ils ne rentreront que demain. Donc si vous partez tôt, cela ira.

— Oh, je comprends, dis-je.

— Ils sont au courant et ils m'aident, malgré cela, quelquefois, moins ils en savent, mieux c'est. Surtout depuis quelque temps.

Chez elle, il faisait bon. Une belle flambée brûlait dans la cheminée noircie par le temps. Au bout d'une crémaillère pendait une marmite qui fumait. Je l'aidai à mettre le couvert, et pendant le repas nous devisâmes à bâtons rompus. Elle nous apprit qu'il y avait peu de temps une autre enchanteresse avait été prise. Il s'agissait d'une vieille femme qui ne faisait aucun mal, mais qui, au contraire, possédait des connaissances de guérisseuse qu'elle partageait avec tous. C'était d'ailleurs elle qui avait mis ses enfants au monde. Depuis sa capture, ses talents d'accoucheuses manquaient, et quelques enfants étaient morts, ainsi que deux jeunes femmes.

À cause de cette discussion, je comprenais que les enchanteurs

accompagnaient depuis l'aube des temps la vie des Mortels, et notamment que notre engeance était là pour faire le bien. Néanmoins, la présence des Éclaireurs enlevait tous ces bienfaits en nous rendant néfastes, en attisant les peurs. Elle devenait aussi de plus en plus insupportable pour les habitants. Des interrogatoires se succédaient, la suspicion était incessante et la menace était omniprésente. Ils avaient commencé par se rendre indispensables auprès du Pouvoir et, désormais, c'étaient eux qui prenaient toutes les décisions concernant la magie et la vie des hommes. Leur emprise se renforçait et alimentait les rumeurs.

Pendant qu'Axel allait dormir dans la paille de la grange, Liliane m'installa une paillasse, qu'elle destinait d'habitude aux journaliers, dans un coin de la vaste pièce. Durant une grande partie de la nuit, nous échangeâmes sur les Éclaireurs et la sorcellerie dans son ensemble. Cette femme était une mortelle qui regrettait que la magie bénéfique soit traitée de cette manière. Elle connaissait aussi la mère Paulin. Elle m'expliqua que le projet du Grand Éclaireur était clairement de faire progresser la magie noire pour dominer, tout simplement. Le Pouvoir en place semblait le laisser faire. Il appuyait même nombre de ses actions. Cette femme pensait qu'il devenait nécessaire de faire quelque chose, cependant d'ici cela paraissait impossible. De plus, se rebeller était difficile pour les mortels face à de puissants maléfices. Le nombre des enchanteurs usant de magie blanche s'amointrissait également.

Elle disserta sur sa famille, me parlant de son mari et de ses enfants. Sa fille était mariée au boulanger du village et son fils avait une promise. En outre, elle souhaitait aussi en savoir davantage sur moi. Toutefois, je n'osai pas trop en parler, devenue méfiante. Elle dut le comprendre puisqu'elle cessa ses questions me concernant. À un moment, je lui demandai de quelle manière elle avait pu connaître Axel et elle m'apprit que sa mère avait déjà pu rendre service à l'enchanteur en l'hébergeant, autrefois. Elle continuait, car elle l'appréciait beaucoup et était d'accord avec la cause qu'il défendait. Nous nous couchâmes finalement assez tard.

Je me pelotonnai sous la couverture de laine qu'elle m'avait fournie. La paille qui constituait ma couche était fraîche, je sentis que



je passerai une bonne nuit. La fatigue fit que je dormis d'une traite.

Au matin, malgré cette bonne nuit de sommeil, j'étais percluse de douleurs. La marche, la course incessante, mes pieds et mon corps en sentaient encore les conséquences.

Même le généreux bol de lait et la tranche de pain noir me laissèrent de glace. J'en avais assez. J'avais envie de rester encore auprès de cette femme chaleureuse, toutefois j'étais consciente que pour sa sécurité nous devions partir.

Sur un dernier salut, nous reprîmes la marche en silence.

Ce soir, ce serait donc la grande ville, mais avant il fallait faire ce long détour épuisant.

Mes pieds me faisaient mal. En chemin, je repensai à cette décoction qu'employait ma grand-mère et je regrettai de ne pas avoir le temps de chercher les plantes nécessaires. Mes chaussures étaient devenues inexistantes. J'avais passé deux ficelles sous la semelle pour tenir le tout, Liliane n'ayant pas pu me fournir quoi ce soit à ma taille pour les remplacer. Sa fille avait emporté avec elle la dernière paire qui aurait pu me convenir. Je tâchai de ne pas me plaindre, de ne rien dire.

Nous avançons, suivant le pas de Gris. Nous fîmes une pause pour le repas de midi, auprès d'un puits situé en bordure de route, où se trouvait une auge qui pouvait servir à notre quadrupède compagnon qui était vraiment doux et patient. Liliane nous avait fourni du pain, de la charcuterie et des pommes, cependant nous fîmes attention à économiser les victuailles.

J'en profitai pour baigner mes pieds dans l'auge. L'eau fraîche m'apporta un relatif confort. Elle me sortit aussi de ma nonchalance. Je pris soudainement conscience que mon esprit faisait avec cette situation. Je reprenais espoir. Nous continuâmes, et pour ma part j'étais cette fois-ci juchée sur notre agréable compagnon. Axel avait vu l'état de mes pieds et avait pensé qu'ainsi je me fatiguerai moins. Sentir sa chaleur sous ma main était réconfortant, son rythme de marche me berçait.

À la fin de la journée, nous nous engageâmes sur une large route empierrée, aux abords bien dégagés et, petit à petit, j'aperçus de

hauts murs de pierres et des tours se découper dans le bleu gris du ciel. Des serpents de fumée en rompaient l'uniformité. La dentelle des créneaux s'étirait sur l'horizon, rappelant que ce lieu était aussi conçu pour résister aux menaces.

Nous arrivions.